



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ  
DE  
VÉNERIE

Julien BOST-LAMONDIE

---

# ÉCOUTE EN TÊTE!

---

LES DERNIERS LOUPS  
SOUVENIRS DE VÉNERIE

*(suite)*





## CHAPITRE VI

En novembre 1906, étant en déplacement près de Saint-Martin-l'Ars, dans la propriété d'un de mes amis, nous étions partis quêter dans les bois de Charroux. Ces bois ont été de tout temps des fourrés préférés par les loups. De combien de beaux récris les futaies ont-elles été témoins, du temps des célèbres équipages des frères Guichard de Pressac, de MM. Nebout et de Lassée de Saint-Martin-l'Ars, des veneurs de Charroux et Civray et d'Aristide Couteaux d'Usson-du-Poitou, veneur passionné, écrivain distingué, qui a consacré dans son charmant livre, *Chez les Bêtes*, un long chapitre sur les bois de Charroux, relatant une tentative d'attaque sur loup qui se termine par une chasse au chevreuil, écrite avec un si joli style et une pointe de mélancolie, qui donne une saveur toute particulière à ce courre imprévu!

Plus près de notre époque, Hubert de Grandmaison a eu de bien bons chiens, chassant le loup dans les bois et landes environnant Mauprevoir.

Ceci exposé, nous avons une dizaine de kilomètres à faire à cheval pour rejoindre les bois, les chiens suivant sagement derrière nous; en devisant, la route ne paraissait pas trop longue. Dès notre arrivée, dans les bois, nous découplons sur la route en face la propriété de Combourg. Nous rentrons au bois en suivant les allées et les layons; ce matin les voies nous semblaient devoir être bonnes. Les chiens quêtaient le nez très en éveil; nous allions au grand pas, de façon à ne pas perdre trop de temps; nous savions qu'aucune voie de loup n'échapperait si nous en croisions une. Peu après, les chiens se rabattent en fouaillant sur un passage de bois longeant le grand étang, et donnent quelques coups de gueule; c'est bien un grand loup : le long de l'étang, sur les bords vaseux, s'étalent les pieds bien imprimés. La joie règne dans nos cœurs. Les chiens se récrient tous, et emmènent

assez vite la voie, qui, au bout de peu de temps, enfonce dans un épais taillis qu'ils traversent, puis un léger balancer sur un chemin que l'animal avait suivi, hésitation, puis à nouveau les chiens pénètrent dans de grands fourrés de brandes, d'ajoncs et de mauvais taillis de chênes; quelque 100 mètres après, gros récri, l'animal est debout. Il se fait à peine battre dans son enceinte, traverse la route de Mauprevoir et rentre dans les grands bois, qu'il parcourt sans ruser, tout droit, va vers les bois de « Chez Lochon » et de Lambertière et les brandes de « Chez Mouthaut », revient vers la route de Pressac, passe à la Motte, et débuche vers les bois de « Chez Rateau », s'y défend un moment, embêté par les chiens que nous appuyons par des sonneries de trompe incessantes; il débuche vers Pleuville, et se dirige avec de l'avance sur les bois du Sygne, vers Hiesse en Charente; la voie s'efface peu à peu, le forlonger devient pénible, puis après quatre heures et demie de chasse, les chiens n'en reconnaissent plus, nous sommes obligés d'abandonner, nous avons près de 30 kilomètres de retraite à faire. Heureusement que les chevaux et les chiens étaient entraînés, et qu'à plusieurs cavaliers les fatigues d'une longue retraite au pas étaient atténuées par les conversations, les échanges d'opinions sur la chasse et sur le travail des chiens dans la journée. Nous savions que chasser exclusivement le loup nous réservait des quêtes pénibles, certes, et que le succès d'un hallali ferait souvent défaut, et serait même la règle sur de vieux loups. Mais il y avait la satisfaction de vaincre de grandes difficultés, d'avoir souvent des rapprochers qui valaient des chasses entières, et de beaux débuchers qui se faisaient à travers des pays lointains, et l'inconnu du parcours était déjà un gros attrait.

Enfin avec ces chiens-là, il y avait la quasi-certitude de prendre tous les louvards attaqués, même fin décembre, alors qu'ils se défendent déjà bien.

Aussi, quand on retraitait, on ne songeait qu'à une chose, c'était à trouver une région propice pour attaquer à nouveau un animal. Il était rare, quand nous passions dans une contrée, que notre présence n'y soit pas signalée;

dans ce cas, il était fréquent de voir arriver à notre rencontre, ou à notre gîte occasionnel, un habitant des fermes voisines qui venait nous donner des indications précieuses sur la présence des loups. C'est ce qui était arrivé en revenant des bois de Charroux; en arrivant à la ferme de la Roche, commune de Saint-Martin-l'Ars, appartenant à l'époque à mon camarade Henry Lavergne, un jeune berger avait été dépêché pour nous prévenir que des moutons étaient rentrés affolés à la ferme, poursuivis par un loup, qui n'avait pas eu le temps d'en saisir un, car il avait été dérangé dans sa poursuite par des laboureurs qui l'avaient « huché », comme on dit dans le pays, c'est-à-dire crié après très fortement; et les chiens l'avaient aboyé, de loin peut-être, mais tout de même ces faits l'avaient empêché de s'emparer d'une victime.

Obligés de rentrer à la maison pour quelques jours seulement, nous retournons, le 9 décembre 1906, dans la commune du Vigeant dans une propriété m'appartenant, et qui n'était pas éloignée des bois de La Reau, touchant l'endroit désigné par le berger. Nous montons à cheval au petit jour, et nous faisons allègrement les 5 à 6 kilomètres qui nous séparaient de La Reau. Nous suivons assez vite les lisières, au grand pas des chevaux, les chiens bien habitués à accélérer leur quête nous précèdent en faisant le joli travail que j'aime tant, c'est-à-dire travail intelligent du chien qui sait ce qu'il faut faire et qui agit en habitué de ces quêtes spéciales, quêtes vives, avec le nez toujours très en éveil; pas de galopades inutiles, ni de récriis indésirables, mais une activité réfléchie de chiens intelligents, connaissant bien leur métier. Ces quêtes avec des chiens sûrs sont peut-être, à mon avis, une des parties les plus réjouissantes pour l'âme d'un veneur passionné.

Je reviens à mes rapprocheurs en pleine action, s'employant au maximum de leurs moyens, de leur volonté. On voyait bien de temps en temps des pieds de gros animaux, les chiens les accusaient par une légère ondulation de leur fouet, mais continuaient leur chemin, en les dédaignant. Ne trouvant rien sur une lisière, nous prenons un très grand chemin qui sépare les bois, mais

là encore rien ne nous donne d'espoir; enfin, nous arrivons sur la route du Vigeant à Mauprevoir, et nous laissons faire les chiens sur les bas-côtés; ils continuent leurs investigations, enfin, dans un bas-fond, ils ont une connaissance dans les brandes face au village de la Tingue; en effet tous se mettent à crier; alors c'est le beau rapprocher, dans ce coin sauvage, désertique, qui donne l'impression de vivre un autre âge; les voies se continuent chaudement menées et abordent, après la traversée d'un chemin de bois, une enceinte de fourrés inextricables; impossible d'y suivre nos chiens, nous restons sous le vent, nous dirigeant à l'écoute; enfin c'est le beau récri du lancé; à l'autre bout, très loin, nous voyons l'animal sortir du fourré en ce galop spécial, pourtant inoubliable, galop silencieux, comme feutré, qui n'a pas l'air d'aller vite, et que pourtant les chiens les plus allants ne peuvent égaler.

A quelques minutes, l'ensemble des chiens arrive, volant sur la voie; ils retraversent toutes les brandes du rapprocher, sautent la route le Vigeant-Mauprevoir, filent vers le Terrasse, dans ces brandes épaisses et très hautes. L'animal s'arrête, se fait relancer, traverse une série de prés marécageux, va vers La Robinerie, passe à Vinssac, débuche à travers la plaine, rentre aux Petites Fouillarges par la Mathurine, continue son chemin à travers les Grandes Fouillarges, puis les bois du Maugat, de la Cassière, les bois de la Bougrière, Mortaigne, redébuche vers Mazerolles par la forêt de Gouex, se dirigeant vers la forêt de Lussac-les-Châteaux; mais, après Mazerolles, les chiens ne peuvent plus emmener la voie qui s'est éteinte; nous arrêtons après cinq heures d'une jolie chasse. Il nous restait à faire une retraite de 25 kilomètres environ; mais l'habitude de ces rentrées tardives ne nous effrayait plus; il était indispensable de faire ce chemin du retour, nous le faisons, mais il faut convenir que c'était pénible pour les chevaux et pour les chiens.

Profitant de notre séjour dans cette région, après une ou deux tentatives sans résultats, nous sortons les chiens, sur renseignements reçus, le 18 décembre 1906, vers les Fouillarges.

J'ouvre ici une parenthèse, pour expliquer que l'on ne sera pas étonné de voir souvent les mêmes noms de forêts ou de grands bois réapparaître. Car il est de notoriété qu'il y a toujours eu, dans chaque département, des massifs boisés préférés par certains animaux, et en Poitou il y avait des contrées ou des bois qui étaient connus pour l'habitat des loups, et cela de tout temps. C'est ainsi qu'entre 1905 et 1912, j'ai fourni sur sa demande toute une documentation sur les bois à loups de ma région, à M. J. Tripier, au château du Mont-Cèrè, à Cèrè (Indre-et-Loire) qui devait faire paraître un livre sur ce sujet.

Ceci dit, je reprends la sortie du 18 décembre 1906, aux Fouillarges. Nous y arrivons avec des données précises; on avait vu sortir le loup d'une enceinte la veille, dans la partie du bois faisant face à la Vergue; nous nous y dirigeons directement, et après quelques faux chemins de forêt, parcourus très vite, nous trouvons la rentrée d'un grand vieux loup, dont nous voyons l'énorme pied dans une ornière, c'est tout un rapprocher abrégé; en effet les chiens prennent cette rentrée de volée et après une enceinte assez grande parcourue, l'animal est lancé. Impressionné par les sonneries de trompes, il renonce à se faire battre au fourré, et débuche tout de suite vers la Serpouillère, revient dans les Maugats, puis d'un train ultra-rapide gagne les immenses étendues de brandes de Bel-Air près Bouresse, file en droite ligne encore vers des brandes de M. de Nuchèze. C'est un débucher splendide, car dans ce pays sans culture, on passe à plein galop partout à la queue des chiens, mais quel train! On ne peut jamais bien se maintenir près d'eux, il faut couper au court et prendre des chemins assez faciles pour mettre les chevaux à train de course; mais c'est la griserie du fanatique qui fait tout oublier et le ciel et la terre.

Ces animaux-là ne connaissent que l'espace à franchir pour regagner d'autres forêts de prédilection. C'est ainsi qu'après le Fairoux, nous abordons la forêt des Cartes; ces 300 hectares sont passés sans coup férir, et nous redébuchons par Saint-Laurent-de-Jourdes, pour aborder

la forêt de Verrière. Mais là encore le grand coureur va nous fausser compagnie, il a pris de l'avance aux Cartes, et les chiens le perdent sur la route avant Verrière; il faut une fois de plus se contenter des cinq heures et demie, d'un long et beau débucher, et laisser ce vieux loup vivre sa vie de maraudeur.

Mais quelle retraite cette fois-là! Réellement, malgré toute l'endurance des uns et des autres, en arrivant au gîte, tout le monde était fourbu. Quels souvenirs! et malgré tout, quelle bonne fatigue, loin des bruits du monde!

L'année 1906 s'achevait sur cette retraite, qui confirmait la sagesse des chiens, qui maintenant ne prenaient plus de voies autres que celles du grand maraudeur; ils étaient complètement adaptés et chassaient avec passion. C'était l'avenir assuré pour de beaux laisser-courre.

Passé ce mois de décembre, les louvards que nous n'avions pas eus dans nos quêtes étaient devenus adultes, et le vieux loup que nous avions chassé restait dans la région. De sorte que tout le début de 1907 se passa en des sorties très intéressantes pour nous, car cela mettait de plus en plus les chiens en possession de leurs qualités. Aussi une dizaine d'attaques et quelques buissons creux nous occupèrent pendant janvier, février et mars; je ne les énumérerai pas, car cela serait fastidieux. Il fallut attendre le mois d'août pour faire des prises sur louvards. J'avoue que j'avais, dans un autre coin, laissé en paix une louve chargée de famille, espérant bien une revanche plus tard, quand les jeunes pourraient se défendre.

*(A suivre.)*

Une trompe dans un étui a été trouvée sur une route, dans le Bordelais.

La réclamer à Monsieur d'Arboussier, 40 ter, rue Fabert Paris-7<sup>e</sup>.